

Gilles Vincent

Si je cessais de vous écrire...

Le choix de l'intranquillité

« Dans l'attente douloureuse des femmes, dans cette passion purifiée par l'absence, on touche à quelque chose comme la folie. Aucun homme ne s'aventure dans ces terres désolées de l'amour. Aucun homme ne sait répondre à la parole silencieuse. Les hommes retiennent toujours quelque chose auprès d'eux. Jusque dans les ruines. Ils maintiennent une certitude — comme l'enfant garde une bille au fond de ses poches. Quand ils attendent, c'est quelque chose de précis qu'ils attendent. Quand ils perdent, c'est une seule chose qu'ils perdent.

Les femmes espèrent tout, et puisque tout n'est pas possible, elles le perdent en une seule fois — comme une manière de jouir de l'amour dans son manque. »

Christian Bobin, *La part manquante*.

PARTIE 1

S'écrire

Dimanche 8 mars

Alors que l'autocar ralentit à l'approche du parking de la petite gare, l'homme suit l'ombre tordue des arbres au travers des vitres poussiéreuses. Il tente de discerner les maisons, le vague reflet des vitrines. Poliment, il sourit à ceux, pressés de sortir, qui jouent des épaules parmi les travées. Il recule même entre les sièges pour leur céder le passage. Une fois seul, un peu perdu au beau milieu des banquettes vides, surpris aussi de ce silence brutal, il salue le chauffeur, puis pose un pied sur le bitume du parking.

À cette heure avancée de l'après-midi, le soleil ne tardera pas à fuir derrière les montagnes. Le Gave, comme une cicatrice au travers de la petite ville, de ses grondements rythmera bientôt la nuit provinciale.

L'homme ajuste les lanières détendues de son sac à dos, jette un coup d'œil aux voitures, aux maisons, aux fenêtres qui déjà s'éclairent. Il sursaute au fracas d'un volet métallique qui s'abat. Celui du Chiquito, le bar-tabac du coin qui ferme ses portes jusqu'au matin suivant.

D'un pas tranquille, il s'avance vers l'unique hôtel.

L'établissement aurait pu s'appeler le *Bellevue* ou s'affubler de quelque nom évocateur de montagnes, mais ses propriétaires lui ont choisi l'appellation

simple de *Terminus*. *Terminus* comme le bout du chemin, l'arrêt définitif, l'ultime station.

Tout en gravissant les marches du perron, l'homme contemple l'enseigne qui pendouille sous les gouttières. Il se dit que sa route s'arrête là, que le voyage a assez duré et que *Terminus*, ce mot de bout de quai à l'étrange consonance latine, lui convient à merveille.

Il s'accoude à la réception, présente sa carte bancaire, dit à la grosse dame qu'il restera quelques jours, peut-être une semaine. Ou plus. Quand il ajoute « peut-être quelques mois », elle semble hésiter à lui tendre les clés qu'il finit par saisir avant de se diriger vers l'escalier.

Au moment de disparaître à l'angle des premières marches, il se tourne vers la patronne, immobile derrière son comptoir, les yeux rivés au pas nonchalant de cet étrange voyageur.

– Vous servez le dîner jusqu'à quelle heure ?

– C'est pas la saison. Pour le dîner, faudra manger dehors. À cette époque de l'année, on ne sert que le petit déjeuner. Et encore, pas après neuf heures...

L'homme grimpe jusqu'au troisième étage.

S'ouvre devant lui un couloir sombre éclairé par des appliques aux ampoules trop faibles. Au bout, à droite, voisine des douches communes, la chambre 17.

Il referme la porte derrière lui, actionne le verrou et appuie sur le commutateur.

Sous la lumière d'un petit lustre de verroterie

transparente s'étend un large lit recouvert d'une couette brodée de sapins verts en rangées. Deux oreillers dépassent du drap qu'on devine bordé serré. Alignées comme au garde-à-vous, deux tables de nuit en acajou. Dans l'angle jouxtant l'unique fenêtre, se tient tranquille un secrétaire en pin.

L'homme pose son sac près du bureau, puis ouvre l'unique fenêtre en grand. Au loin, bien au-dessus des toits, les collines arrondies peinent à cacher le soleil pâlot de la mi-mars. Plus bas, sur des pentes herbeuses, les champs et les bosquets semblent frémir à l'approche du soir.

Il accroche son regard aux toitures du bourg, suit la géométrie désordonnée des tuiles, les brisures d'ardoises, avant de filer le long des gouttières, de poursuivre un instant les silhouettes de chats maraudeurs. La cloche de l'église tremble d'un coup, fait s'envoler les pigeons sous ses vibrations de bronze.

Il ferme la fenêtre, s'assoit face au secrétaire et sort de son sac à dos un ordinateur portable.

Il tire à lui le tiroir, y déniche l'annuaire du département. Il fait glisser la liasse des pages entre ses doigts et, quand le nom de la ville apparaît, il laisse son index parcourir les colonnes.

Une fois l'écran transformé en page blanche, il se met à tapoter sur le clavier.

8 mars

Une à une, j'ai tourné les pages de l'annuaire de votre petite ville, sillonné les rangées de noms et d'adresses inconnus. Je suis passé des Fabienne aux Aurore et autre Lise, à la rencontre d'un prénom.

La course de mon doigt s'est arrêtée sur le vôtre.

Emma.

Emma Wagner, 27 allée Frida Kablo.

« Emma », féminin comme le mot clarté.

« Wagner », tragique comme un destin d'Allemagne.

Emma Wagner, prénom de lumière doublé d'une gravité émouvante.

Voilà...

Mon regard s'est arrêté à vos noms et prénoms. À votre identité mystérieuse. Rencontre graphique autant que phonétique.

Rencontre hasardeuse, comme celle du vent qui organise la course aléatoire des nuages.

N'allez surtout pas croire que la solitude me pèse. J'ai pris le temps de m'habituer au glissement de mon pas sur le parquet, au bruissement des pages tournées qui rythment les heures, la nuit. Mais tout a une fin, même les solitudes désirées.

L'envie de cette rencontre s'est emparée de moi ce soir, m'a envahi comme une bénigne mais pressante obsession. Quelqu'un à découvrir. Une femme inconnue dont le seul prénom m'inspire une tendresse diffuse.

Je ne sais rien de vous. Rien.

Peut-être êtes-vous mariée, accompagnée ou simplement seule comme le sont parfois les femmes à jamais

touchées par la désillusion. Peut-être un chat, des arbres, des livres et des toiles aux murs forment-ils la trame de votre paysage ?

Quant à votre âge, il m'est encore permis de tout imaginer.

Peut-être la quarantaine vous a-t-elle dépassée ? À moins que vous soyez plus avancée dans l'âge ?

Qu'importe ! J'ai envie de vous découvrir, Emma, autant que de m'ouvrir à vous. Envie que nous nous écrivions, une fois par semaine, jusqu'à ce que naisse, sait-on jamais, l'envie de nous faire face.

Toutefois, je choisis de ne pas vous donner mon adresse aujourd'hui.

Si l'idée de me répondre fait en vous son chemin, déposez votre correspondance, chaque mardi, au tabac Le Chiquito, face à l'Hôtel de Ville, à l'attention de Maxime.

Peut-être trouverez-vous ma démarche aventureuse, hardie même. N'y voyez de ma part que l'envie d'une authentique rencontre.

Je vous quitte, provisoirement j'espère, heureux d'avoir frappé à l'huis de votre vie, à petits mots.

Maxime